

## Bluff

« *Pas de panique, pas de panique, pas de panique* ».

Le refrain lancinant lui occupait la tête depuis près de deux heures. Deux heures depuis qu'il avait été largué sans trop de douceur sur l'aire d'autoroute par la Fée Débon, comme se surnommait elle-même la folle aux cheveux jaunes. Une espèce de lutin tout en nerfs et en muscles, bavarde incontinent au costume invraisemblable, qui ne se taisait que pour mieux écouter les musiques idiotes que débitait le lecteur antique de son van abracadabrant. Même pas une prise USB !

« *Pas de panique, pas de panique, pas de panique* ». La voix éraillée de l'improbable Bonnie Banane lui écorchait encore les oreilles, après avoir envahi son cerveau. Foutue bretonne. A lui faire renier ses origines, lui le finistérien Le Moal, Hartur de son prénom. Un drôle de prénom ? Non. Une bêtise de l'état civil que ses parents n'avaient pas voulu corriger. « *Arthur, avec un H* », avait eu tort de préciser son père à l'employée de la mairie. Apparemment une vacataire, pas locale pour un sou, qui n'avait rien compris, et mis le H au début. Un coup à fracasser la vie d'un môme. Pauv' tâche !

« *Pas de panique, pas de panique, pas de panique* ». Il était temps de partir, pour arriver avant la fermeture, là où il devait prendre son nouveau boulot. Plus le temps de s'amuser. Il termina son café, paya la note en grommelant un merci à l'accorte serveuse tout de blanc vêtue qui l'attendait à la caisse, referma jusqu'au col la fermeture éclair de son blouson, et poussa la porte vitrée pour revenir sur le parking. En ce jeudi de mars, peu avant le week-end de Pâques, il n'y avait pas foule sur l'aire des Champs d'Amour, au bord de l'A20, et c'était tant mieux. Hartur n'aimait pas la foule, et pas grand-chose, d'ailleurs. Quant à Champs d'Amour, quel nom idiot ! Allez, plus que quelques kilomètres et il pourrait se poser pour la nuit. Une nuit qu'il souhaitait plus calme que la précédente, où il n'aurait pas à donner de sa personne. La Fée Débon lui avait réservé quelques surprises depuis leur départ d'Almería. Mais c'était la seule façon de voyager gratos, et il fallait bien faire quelques concessions.

« *Pas de panique, pas de panique, pas de panique* ». Marre. Ça suffit de ce truc. La fraîcheur commençait à arriver avec la nuit. Et le changement d'heure qui s'annonçait ne changerait rien. Hartur compléta sa tenue par un bonnet en laine aussi noir que le reste, ajusta son sac à dos sur ses épaules, puis entreprit de chausser ses rollers. Une folie financière mais un moyen de transport discret qui ne le quittait jamais, et qui serait encore une fois bien utile. A peine quatre kilomètres pour terminer son périple depuis l'Espagne. La Miss n'avait pas voulu faire de détour pour entrer dans le village, prétextant un rendez-vous important à la ville la plus proche, à moins de vingt kilomètres de là. Tu parles ! Comme si Vierzon était la capitale du monde. Du monde des ploucs, oui. Mais Madame la circassienne devait se la péter un peu.

« *Pas de panique, pas de panique, pas de pa...* ». Ta gueule ! D'ailleurs, la Fée Débon, c'était juste un surnom pour la mante religieuse qui l'avait presque dévoré à pleines dents la nuit précédente, sur la banquette étroite de son van délavé. « *Z'ai pas besoin de pépètes, zuste de compagnie* », avait-elle susurré à son oreille vers minuit, après avoir garé l'engin dans un chemin cahoteux, en pleine Pyrénées. Ben oui. En fait, elle se prénomait Zulie, un nom qu'elle avait adopté comme pseudo d'artiste, à cause de son zozotement d'enfant. Un zozotement qu'elle avait perdu, mais qu'elle utilisait encore, au gré de ses humeurs, ou de ses envies. Comme ce soir-là, pour l'entraîner avec elle dans ses draps roses et blanc. Et lui démontrer qu'entre deux sportifs, l'âge et le gabarit ne comptent pas. Il était persuadé qu'elle avait bien 10 ans de plus que lui, et vingt centimètres et 30 kilos de moins.

Hartur et Zulie. Deux prénoms plutôt idiots qui les avaient rapprochés quand il s'était inscrit sur le site Résoto.com pour préparer son voyage. Un réseau presque comme BlaBlaCar, mais beaucoup plus confidentiel, réservé aux intermittents du spectacle, comme elle, ou aux travailleurs saisonniers, comme lui. Et quand on veut faire le trajet Andalousie - Berry en peu de temps, on ne doit pas être trop regardant sur les propositions. Là, il avait été servi. Une clownette métissée un peu musicienne et lanceuse de couteau,

mâtinée jongleuse et dompteuse d'animaux à ses heures. Une foldingue unique en son genre, mais pleine de chaleur, tout comme son van.

« *Pas de pan...* ». Hartur ne trouva qu'une solution pour faire taire cette voix agaçante. Ecouter sa propre musique. Un truc décalé, bien vieillot, qu'il entendait chez ses grands-parents, pendant les vacances, quand il revenait dans ce Berry qu'il retrouvait aujourd'hui. Un truc redécouvert voilà un an dans la discothèque d'un de ses anciens employeurs. Il ajusta les écouteurs, coinça son iPhone dans la poche haute du blouson, et appuya sur l'icône. Yesss. Merci, Marcel Amont, et paix à ton âme.

« *Moi qui prends tout mon temps vers le bout du voyage, je te dis qu'à vingt ans faut pas plier bagage* ». Viva la vida !

XXX

« *Viva viva, Que viva la vida* ».

Plus qu'un kilomètre, et le repos est au bout, ou presque. Un kilomètre de terrain plat en campagne presque inhabitée pour atteindre le but. Merci Marcel, dommage que tu sois mort au début du mois. Ta musique rend plus zen. Pour moi, une autre vie commence, foi d'Hartur. Plus calme, assurément. L'annonce semblait prometteuse, et justifiait sa demande d'embauche, vite acceptée. Il avait le bon profil, et les propriétaires n'attendaient que lui, avaient-elles dit. Deux sœurs jumelles, née à Rochefort et saturées d'iode marin qui avaient choisi de venir ouvrir un nouveau concept dans le centre de la France. Un camping unique en son genre, en pleine nature, et en évolution constante. Quand il avait demandé sa route au village le plus proche, faute d'y voir une pancarte salubre, l'épicière l'avait regardé d'un œil appréciateur, avant de lui répondre gentiment, avec un sourire ironique. « *Vous cherchez le camping des Flo' Bleues ? Première route à droite, à la sortie du village, après les éoliennes. Bon courage* ». Bon courage ? Cette belle brune aux formes avenantes faisait-elle allusion au chemin restant à effectuer ? Ou à la personnalité des propriétaires ? Après l'épisode Fée Débon, il avait surtout besoin de repos. Et pourquoi des Flo' Bleues ?

« *Viva viva, Que viva la vida* ». Malgré quelques infâmes ralentisseurs et autres nids de poules massacrant ses jambes et les roulettes de ses rollers, il arriva assez rapidement devant le portail du terrain, au milieu d'une des rares forêts du secteur. Aucun véhicule de garé sur le parking en terre battue, et un vantail grand ouvert, qu'il franchit discrètement pour atteindre l'accueil, posant son sac à dos sur une des tables appuyées contre le mur en brique, sous l'unique fenêtre de la petite maison. Personne ? Bizarre. Tout autant que l'aspect des locaux, entourés d'arbustes, à la déco très kitsch.

« *Bonjour. Vous êtes Hartur ? Nous vous attendions* ». « *Oui, vous êtes bien à l'Espace Perry'Berry* ». Arrivant de derrière lui, l'interpellation prononcée d'une étrange voix chantante le fit sursauter. Et ce qu'il vit encore plus. Il n'en croyait pas ses yeux. « *Moi, c'est Florine* ». « *Et moi, c'est Florence* ». Des clones ? La seule différence les séparant était la nuance de couleur de leur tenue, bleu ciel pour celle de gauche et bleu pastel pour celle de droite. Sinon, les deux apparitions à la silhouette longiligne et à la taille au-dessus de la moyenne se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Même blondeur de cheveux, même sourire étudié, même peau bronzée, et même baskets assortis à leurs shorts et tee-shirts imprimés au nom du camping. En cette fin mars, c'était osé.

« *Viva viva, Que viva la vida* ». Encore cette chanson. Stop. Il était temps de retirer les écouteurs. Bye bye, Marcel. A mon tour. « *Oui, je suis bien Hartur. Vous êtes les propriétaires ?* ». Pas de réponse. Juste un grand éclat de rire, suivi d'un échange de regards complices. « *Certes. Le camping n'est pas encore ouvert* », répondit l'une. « *Et à part nous, il n'y a que vous* », compléta l'autre. « *Suivez-nous. Vous pouvez garder vos roulettes de pieds* », conclurent-elles en chœur. Sans en dire plus, elles enfourchèrent leurs vélos, eux aussi assortis, et empruntèrent quelques minutes un chemin un peu caillouteux pour atteindre un groupe de mobil-homes aux mêmes nuances, sauf un, à l'écart, d'un bleu plus foncé. « *Bienvenue chez vous. Les instructions sont à l'intérieur, avec les clés* ». « *Le frigo est rempli. Votre contrat ne démarre que demain* ». « *Reposez-vous bien* ». Toujours cette conversation à double voix, et ce final à l'unisson, pendant qu'elles

repartaient vers l'accueil sur leur bicyclette, sans même un salut de la main.

« *Viva viva* ». La phrase était vraiment de circonstance. Où était-il tombé ? A croire qu'il était maudit. Il fit vite le tour de son étrange logement de fonction, classique pour tout saisonnier. Une chambre avec un lit double, avec draps et couverture fournies (ouf), une autre avec des lits superposés, un wc et une petite salle de bain, et un coin cuisine donnant sur l'espace principal. Un modèle assez ancien, un peu abîmé, mais avec suffisamment de prises de courant pour brancher ses appareils en plus des électro-ménagers de base. Et, sur la table centrale trônait un gros carton blanc orné de post-its à son sommet. « *Voici vos instructions et vos vêtements de travail* », disait le premier. « *Etudiez-bien tout. Rendez-vous demain matin au bureau* », précisait le second. Et, en message unitaire, un troisième lui souhaitant un simple « *Bonne nuit* ».

« *Viva viva* ». Plutôt directes, et peu bavardes, les patronnes. Qu'importe. Le frigo était heureusement abondant en produits locaux solides et liquides, mais sans alcool. Pain frais, charcuteries et fromages de chèvre devraient faire l'affaire, pour ce premier soir. Il était temps de prendre une douche pour évacuer la sueur et les odeurs, avant de passer à table, et de se plonger dans le contenu du carton. La journée avait été rude. Il n'aurait pas besoin d'une berceuse. Ou, peut-être, une rengaine du défunt Roger Coggio, aujourd'hui passé à l'anonymat. « *Oui, la vie est jolie, tout en bleu* ».

XXX

« *La vie est jolie, tout en bleu* ».

Endormi avec, et réveillé idem. Une phrase qui allait devenir obsédante, s'il n'y prenait garde. Car, comme prévu, sa tenue de travail fournie était entièrement bleu foncé, jusqu'au maillot de bain, assorti au mobil-home. Surfeur invétéré, il avait pris quelques renseignements sur internet, et trouvé un article paru en fin d'année dernière dans la presse locale annonçant leur arrivée. Florine et Florence Perry, à la quarantaine annoncée en juin prochain, étaient

venues sur les terres de leurs ancêtres écossais, très présents dans la région, pour créer un espace de vie alternatif, foncièrement écolo, et résolument innovant. L'ouverture complète était prévue pour 2024, mais, à les en croire, précédée par quelques activités partielles dès cette saison estivale. D'où son embauche comme gardien polyvalent, avec un contrat précisant qu'il serait seul sur le terrain pendant plusieurs mois, ce qui lui convenait très bien. Un poste intéressant pour un gars issu des banlieues comme lui, d'à peine 25 ans, mais à la vie déjà bien cabossée. Donc, inutile de fantasmer sur ses rapports avec les dames. Même s'il n'avait rien contre « les vieilles », et pour cause, malheureusement.

A 7h30, il avait enfourché son vélo bleu de fonction et accompli sa première tâche officieuse de la journée, faire le tour du terrain, pour prendre la mesure de ce qui allait devenir son domaine. Un beau site de près de 10 hectares, avec chemins de rando, superbe étang et nature omniprésente au calme permanent. Au cœur du domaine, plusieurs bâtiments en bon état encerclant une grande piscine devraient accueillir dans les mois à venir les différentes activités et services restant encore à réaliser, voire imaginer. Et quelques prairies verdoyantes à proximité étaient aménagées pour accueillir en saison des campeurs, caravaniers et autres camping-cars. Au plus près des bâtiments en dur de cet ancien domaine agricole, les sœurs Perry envisageaient d'y installer des hébergements plutôt insolites, entre cabanes perchées, yourtes et autres structures au design inhabituel. Rien de très nouveau, en somme. Car l'atypique, avaient-elles précisé, serait surtout dans la personnalité et le statut de la clientèle, occasionnelle ou habituée. Sans en dire plus, à sa grande déception. Dans le carton, il avait trouvé une belle liste de travaux à accomplir, plus ou moins quotidiennement, ainsi que quelques interdictions, notamment sur l'accès à leur zone privée, où elles demeuraient quand elles étaient là. Un espace de près d'un hectare, avec accès indépendant sur une autre route. « *Là, c'est chez nous* », avait dit Florine en désignant un espace coloré en bleu sur le plan général. « *Et que chez nous* », avait complété Florence. « *Tout est sous surveillance. A oublier* », avaient-elles conclu. Encore un mystère,

comme les trois phrases sibyllines ajoutées à la main au bas des instructions. « *La raison d'être de ce site est sa constante évolution* ». « *Il faudra s'adapter aux inspirations créatives des employeurs (et pas des employées !)* ». « *Ceci est notre choix* ».

« *La vie est jolie, tout en bleu* ». Le rendez-vous avait été court. Juste pour ces précisions essentielles, et un défi à peine voilé. « *Votre CV nous a plu. Vous êtes notre recrue idéale* ». « *Nous comptons beaucoup sur vous pendant notre absence. N'hésitez-pas à innover* ». Une conclusion ponctuée d'un insouciant « *A bientôt en digital* », avant qu'elles ne montent dans leur van Mercedes bleu tout équipé. Pour une destination inconnue.

Viva la vida, en bleu ? Ce boulot avait vraiment été une chance. Isolé du monde, ou presque, livré à lui-même, il allait pouvoir repartir de zéro, après les épreuves passées et plus d'une année entière de galère sur les routes. Le cahier des charges était bien rempli, mais pas trop. Suffisamment pour l'occuper largement à plein temps, mais assez libre pour lui permettre de s'abandonner à ses passions, toutes sur le web. Avant l'arrivée des premiers estivants, il avait quelques missions recommandées, telles que « *Rendre vivant l'espace d'accueil* », « *Créer un lien avec la population locale par l'apport d'une activité fédératrice* » ou « *Aménager une bibliothèque dans l'annexe de la salle commune en utilisant les nombreux cartons de livres entreposés dans la grange n°2* ». Pour les deux premiers, pas de problèmes. Pour le troisième, c'était plutôt galère. Lui qui ne jurait que par ses écrans, entre téléphone, tablette et ordinateur, et se faisait une gloire d'avoir refermé son dernier livre à l'âge de 14 ans, il allait devoir se remettre en cause. Quand il serait prêt.

L'accueil attendrait. A côté des tâches quotidiennes, telle la surveillance du domaine ou l'entretien des locaux à terminer, il avait déjà une petite idée pour « *créer du lien* ». Direction la grange la plus proche pour vérifier le bon état de la fourgonnette laissée à sa disposition. Un ancien véhicule de la gendarmerie, aujourd'hui banalisé, mais toujours opérationnel, apparemment. Et c'est là, coincé sous le siège passager, qu'il trouva son premier livre, vraisemblablement échappé d'un carton transporté. Comme un

clin d'œil à son histoire. Enfin, plutôt la moitié d'un vieux livre aux pages déchirées. Un recueil de citations, dont un des auteurs attira son attention, et pas seulement pour son patronyme, Anne Barratin. « *Le mensonge ne tient debout qu'en s'appuyant sur un autre* ». Tout à fait de circonstance.

### XXX

« *Le mensonge ne tient debout qu'en s'appuyant sur un autre* ».

Hartur ne connaissait pas l'auteure, soi-disant une philanthrope du XIXe siècle, selon la courte notice adossée à la citation, mais, question mensonge et baratin, il n'en avait jamais été dépourvu, depuis sa petite enfance. Il pouvait même dire qu'il avait construit sa vie selon ce principe. Et qu'il était condamné à continuer. Il avait beaucoup enjolivé son CV pour être accepté ici, en occultant d'autres facettes de sa personnalité. Notamment sa maîtrise des systèmes informatiques qui lui avait permis d'être reconnu très tôt, avant 18 ans, et de connaître une gloire très éphémère dans les milieux branchés parisiens. Plus dure fut la chute. Et ses talents se réduisaient aujourd'hui à parfaire l'effacement des données le concernant sur le web, ou à arrondir ses fins de mois dans quelques jeux en ligne, notamment le Monopoly. Coup de blues, vite réprimé. Qu'importe qu'il fût un temps le petit génie des placements immobiliers sur le net, pour habiter aujourd'hui un mobil-home dans la France profonde. Quand on arrive au fond, on ne peut que remonter, lui avait soufflé à l'oreille la garce qui l'avait mis à terre, sans même un baiser d'adieu. Une garce presque quinquagénaire qu'il souhaitait profondément oublier, pour son salut personnel.

« *Le mensonge ne tient debout qu'en s'appuyant sur un autre* ».

Encore quelques jours de réflexion, peut-être quatre, le temps d'appréhender l'ensemble, de maîtriser le site dans ses grandes lignes, avant de se lancer dans l'aventure qu'il envisageait, pour répondre à l'un des trois challenges fixés, et se sortir un peu de son isolement. En construisant une belle réalité un peu sur du vent. Les sœurs Perry l'avaient recruté pour sa jeunesse, sa disponibilité, ses



talents de bricoleur, sa connaissance des moteurs et autres engins, et pour son esprit de débrouille. Il ne les décevrait pas.

Rien de vraiment faux, sinon qu'il avait appris tout cela à l'école de la rue, dans la banlieue de Rennes, qu'il maîtrisait surtout les moteurs des voitures qu'il volait avec ses potes la nuit et que, question plantes, celles qu'il connaissait le mieux se vendaient plus facilement sous les porches que dans des jardinerie. Quant à la débrouille, là, pas de problème. Surtout avec les filles, enfin presque toutes, surtout celles qu'il faisait rêver, avec ses mensonges. Tiens, la fille de l'épicerie, rencontrée la veille, par exemple. Stéphanie, selon ce qu'il avait lu sur la porte de la boutique. A son regard, il avait compris que cela pourrait fonctionner. Avec un peu de doigté, et un beau projet, à peaufiner.

Il lui fallut trois jours d'intenses cogitations, notamment lors de longues marches sur le domaine, en commençant à baliser les chemins, pour trouver l'idée. Première étape, préparer les locaux, acheter un peu de matériel grâce à ses fonds personnels, puis repeindre la camionnette. Ensuite, convaincre Stéphanie de lui faire crédit pendant un mois sur les achats de matière première. Il allait ouvrir dans les locaux un service de pizza à emporter, qu'il livrerait lui-même, avec la camionnette. Une camionnette aux lettres blanches sur fond bleu, affichant effrontément son nom, « Pizza Perry », et son slogan, « les plus rapides du Berry ». Voilà qui créerait un lien dans le secteur avec la population, dépourvue en service de ce genre, et qui ferait connaître l'espace Perry-Berry. Génial, le bel Hartur. Qui n'était pas à un mensonge près, quand ils sont invérifiables.

Et pragmatique, le gars. Livreur de pizza, et de crêpes bretonnes, évidemment, il avait déjà donné, sur un vélo, quand il avait 16 ans, en Bretagne. Là, avec un véhicule bien aménagé, cela devrait fonctionner. Il avait étudié tous les trajets, appréciant qu'il n'y ait pas de grandes villes, la plus proche étant Vatan, dans l'Indre, au sud de Vierzon, dans le Cher. Et il avait un peu étudié l'histoire locale pour choisir les noms des pizzas. Avec une préférence pour la Graçay, généreuse en lentilles, par une référence malicieuse à son musée de la photo. Hartur restait un grand gosse, par moment.

« *Le mensonge ne tient debout qu'en s'appuyant sur un autre* ».

Yess. Stéphanie avait dit oui. Pour un accord commercial, bien entendu, « *si mon mari est d'accord* », avait-elle précisé. Elle venait de reprendre avec lui voilà quelques semaines la boutique de ses parents, et était ouverte à toute proposition qui pouvait aider à développer son commerce. « *On en discute samedi soir à la maison ? On sera tranquille* ». Un rendez-vous qui semblait des plus prometteurs, et qui le fut au-delà de ses espérances. Le jeune couple était beaucoup moins fantasque que ses employeurs, et les discussions furent rondement menées, lors d'un repas aussi copieux que savoureux, et savamment arrosé d'un cru local, un Reuilly surprenant.

Hartur y trouva là un bon signe pour sa reconversion, surtout quand Stéphanie, alors qu'il sortait de chez eux, lui glissa à la porte qu'elle viendrait prochainement voir ses installations, quand elles seraient prêtes. Elle apprécierait aussi qu'il lui fasse découvrir le domaine, qui restait encore un mystère pour les habitants du village. Des propos tenus à voix basse, pour ne pas réveiller les voisins, avait-elle dit. Et peut-être, aussi, rêvait-il, pour ne pas être entendu d'Emilio, son époux, resté à la cuisine. Sinon, pourquoi l'aurait-elle salué en citant un proverbe venu d'il ne savait où, peut-être de son propre cru, qui lui trottait encore dans la tête en ouvrant la porte de son mobil-home.

« *Comme on fait son lit on se couche. Autant en avoir un de rechange* ». En mode optimiste, tout était permis. En mode pessimiste, comme cela lui arrivait encore trop souvent, rattrapé par ses démons, il se demandait s'il n'allait pas bientôt se retrouver dans de beaux draps, à son corps défendant.

XXX

« *Comme on fait son lit on se couche. Autant en avoir un de rechange* ».

Tentation ou espièglerie ? Cela signifiait beaucoup de choses, et pas nécessairement une promesse libertine. D'autres diraient qu'il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Ce n'est qu'une

loi millénaire des bonnes et mauvaises pratiques commerciales, qui lui était recommandée de mettre en pratique dans sa mission. Il avait travaillé d'arrache-pied pour aménager le local qui servirait de cuisine et d'entrepôt, avec une pièce dédiée à l'accueil d'éventuels clients, donnant sur le parking. L'aval des sœurs jumelles sur son projet, qui lui avaient débloqué les fonds nécessaires, avait grandement accéléré sa mise en place. Même pas un coup de fil. Juste un échange de mails, et un sms. Un pour lui, long, expliquant l'ensemble, et trois de leur part. « *Génial. Commencez au plus tôt* », avait écrit Florine. « *Superbe. Les fonds seront versés demain* », complétait Florence. Et un SMS laconique tombait peu après sur son téléphone portable, signé F&F. « *Continuez comme ça* ».

Le tout était prêt trois semaines après, et l'ouverture officielle prévue pour le pont du 1er mai. Hartur avait donné rendez-vous sur place à Stéphanie vers midi, en précisant qu'il se chargeait du repas, des pizzas faites maison, bien entendu. Cela faisait huit jours qu'il s'entraînait, et il se sentait fin prêt. La jeune femme arriva à l'heure dite, sortant de sa camionnette en arborant un superbe sourire en pleine harmonie avec sa tenue printanière, une courte robe en tissu imprimé, à dominante jaune, largement déboutonnée en haut comme en bas. « *Je n'ai pas oublié les baskets et le jean, pour la promenade en forêt, après le repas. Ils sont dans mon sac* », s'exclama-t-elle, en secouant son ample chevelure. « *On se fait la bise ?* ». Avec son bleu de travail et son tablier de cuisine, Hartur se sentit un peu gêné, surtout quand elle lui sauta au cou pour déposer un soupçon de baiser sur sa joue droite. « *Alors, partenaire, on est fin prêt ? Allons-y, je veux te voir à l'œuvre. Et j'ai faim* », lança-t-elle en allant s'asseoir à une des tables de l'accueil. Âgée d'à peine deux ans de plus que lui, Stéphanie était éclatante par cette journée ensoleillée, aux températures douces, qu'elle ne manqua pas de souligner. « *Un temps idéal pour profiter du lieu. Emilio tient la boutique. J'ai pris mon après-midi* ». Hartur restait coi, l'esprit en ébullition. A quoi jouait-elle ?

Complètement hébété, il bredouilla un « *j'y vais* » sans conviction, et alla se réfugier devant ses fourneaux. Ils s'étaient mis d'accord la

veille pour mettre au menu deux « Farandoles du Berry », une grande assiette composée de quatre parts des pizzas les plus emblématiques de la carte. Et, au dessert, des crêpes maison inondées de miel, produit par son grand-père. Le repas, arrosé d'une bière blonde locale, fut dégusté en moins d'une heure, par une Stéphanie volubile et peu avare de compliments qui laissait l'hôte des lieux sous le charme. Après un dernier verre, il était temps de partir à la découverte des lieux. « *Après-tout, je ne mets que les baskets. Pas besoin du jean. Tu ne m'emmèneras pas dans les ronces* », déclara-t-elle, mutine, en retournant à son véhicule pour changer de chaussures. Et qu'importe si, pour cela, elle découvrit peut-être un peu trop ses cuisses...

« *Comme on fait son lit on se couche. Autant en avoir un de rechange* ». Fatale mémoire, qui vous empoisonne l'esprit. Hartur crut vraiment que tout était joué, quand le portable de la jeune femme se mit à bipper, cassant résolument l'ambiance. Resté à côté de la carafe d'eau, seul vestige du repas encore sur la table, il affichait l'arrivée d'un SMS, facilement lisible, et identifiable, qu'Hartur ne put manquer de découvrir. « *Steph, rentre d'urgence. Ta mère vient d'avoir un accident* ». Fin du rêve éveillé. Il donna le téléphone à Stéphanie, qui s'empressa de rappeler Emilio, puis de prendre le volant de sa voiture en direction du village, l'abandonnant d'un bref « *Désolé. On se recontacte* ». Suivi une demi-heure après d'un premier sms laconique, « *Elle est tombée de son lit. Fracture du coccyx. Besoin d'hospitalisation* ». Puis d'un second, incompréhensible sur le moment. « *En Berry, méfie-toi des fadettes* ».

### XXX

« *Méfie-toi des fadettes* ».

Les seuls fadettes que connaissaient Hartur, c'était celles qui, en d'autres temps, avaient permis aux flics de le coincer pour une connerie, et dont il avait appris à s'en méfier, c'est certain. Mais il ne connaissait pas la version berrichonne, et oublia l'avertissement, à son grand tort. Maintenant que tout était prêt, il lui restait à faire le tour des villages pour distribuer des tracts chez les commerçants

et dans certaines boîtes aux lettres, pour faire connaître son activité. Ce qui lui prit une journée et une matinée, le premier arrêt étant bien entendu consacré à sa partenaire qui en prit un bon paquet, et s'engagea à en donner à d'autres commerçants de ses relations, mais avec une réserve qui le surprit. Apparemment, l'hospitalisation de sa mère la préoccupait fortement, au point qu'elle avait adopté une tenue plus stricte pour accueillir sa clientèle. Pantalons et chemisiers dissimulés derrière son tablier semblaient être son nouvel uniforme, comme ses cheveux tirés en arrière et ses lunettes à grosses montures. Elle ne faisait rien pour le retenir trop longtemps et il comprit vite qu'il ne devrait pas s'attarder, ni revenir trop souvent. « *Passe-moi un coup de fil quand tu manqueras de produits frais. Emilio viendra te les apporter* ». Fin du rêve. Va coucher, Hartur. Ou plutôt, va t'occuper de tes pizzas, et de tes bouquins.

Ce qu'il fit avec une ardeur inédite, comme un défouloir. Les commandes de pizzas arrivèrent au compte-goutte pendant le mois de mai, générant peu de déplacements. Il avait le temps, après ses inspections matinales, de se consacrer à l'aménagement de la bibliothèque. Nettoyer la pièce, repeindre les murs, puis construire les rayonnages avec des planches de récupération ne lui prirent que deux jours, beaucoup moins que l'exploration des nombreux cartons d'ouvrages divers entassés dans une pièce sans fenêtre qui sentait le renfermé. Il commença par tout transporter vers un air plus sain, installa une grande table dans la cour, et s'attacha à trouver une méthode de rangement. Problème. Il avait fait toutes ses étagères à même hauteur, sans regarder auparavant la taille des livres, rarement aux mêmes formats. Comment les classer ? Par taille ? Par couleur ? Peut-être par auteur. Il en aurait pleuré de rage, mais ne se laissa pas décourager par l'ampleur de la tâche. Juste ralentir dans son entreprise par un événement qu'il aurait juré improbable une semaine avant. A mesure qu'il avançait dans l'ouverture des colis, à peine identifiés par des chiffres à moitié décolorés, il prenait goût à les manipuler et feuilleter, apprenant même à les classer, entre romans et bandes-dessinées, livres d'art et ouvrages plus savants. Il adorait même se plonger parfois dans quelques dictionnaires généraux

ou thématiques, sans pour autant comprendre tout ce qu'il lisait. Parfois, il se laissait juste interpellé par un titre, ou une couverture attrayante. Au fil des jours, il prit goût au challenge, et ne considérait plus comme une corvée d'y passer quotidiennement quatre à cinq heures, quitte à ranger et déranger, trier et déplacer. Au bout d'une semaine, il eut même l'idée de créer sur son ordinateur un fichier pour les répertorier. Il avait trouvé son rythme, et presque une certaine sérénité, qui l'inspirait pour ses autres tâches de gardiennage, à côté de la fabrication et livraison de pizzas qui, reconnaissait-il, étaient assez rares. Mais tout bascula au bout de quinze jours, peu après le huit mai, en deux temps.

« *Méfie-toi des fadettes* ». Le SMS d'avertissement de Stéphanie, avec qui il n'avait désormais que peu d'échanges, et surtout par mail, lui revint en pleine figure un jour où la météo, peu favorable aux travaux en extérieur, lui permettait de trier les cartons. Il était à plus de la moitié du stock quand il trouva, entre un Lucky Luke et un guide touristique de la France insolite, un roman annoncé comme référent dans la région, signé George Sand. La petite fadette ! Etrange, alors que les téléphones n'existaient pas à son époque, crut-il malin de penser, après avoir lu la petite bio de l'auteure au dos de la couverture. Mais ce fut surtout en le feuilletant qu'il eut un choc. « *Il s'asseyait sur la crèche de ses bœufs, et avait peur que la charmeuse ne lui eût ôté le courage, la raison et la santé* ». Une fadette serait donc une charmeuse ? A l'image de Stéphanie ? Pour qui, semblait-il, « *C'est fort commode et fort doux de n'avoir qu'un mot à dire pour faire tout plier autour de soi* ». Hartur aurait-il rencontré la version locale de la fée Morgane, qui hante encore, dit-on, la bretonne forêt de Brocéliande ? Voilà qui commençait à le faire chanceler. Mais pas tant que le second choc qui s'ensuivit, le lendemain matin, lors de la livraison d'une de ses rares pizzas, chez un habitué. Croyant lui faire plaisir, celui-ci tint à lui donner une pile de prospectus qui le tétanisèrent. Non, il ne les distribuerait pas, et ne les mettrait même pas sur son comptoir. Qu'il aille se faire voir. Il préférait les brûler ! Hartur laissa la pizza sur la table et partit sans même attendre d'être payé.

En découvrant sur le document l'identité de l'invitée d'honneur du premier salon du livre organisé dans la commune voisine de Saint-Valentin, mondialement connue, et notamment au Japon, il avait compris que sa tranquillité était terminée. Tout ce qu'il avait voulu fuir depuis deux ans lui revenait d'un coup, en pleine figure et en plein cœur. Fini le farniente en pleine nature, le réveil au chant des oiseaux et les promenades bucoliques au grand air. Il ne voyait qu'une solution pour s'en sortir. Radicale. Et destructrice. Elle n'aurait jamais dû le rejeter comme ça, la Madone des sleepings agricoles. Et surtout pas en citant comme excuse une des blagues éculées de son infâme comparse, qui sonnait aujourd'hui comme une épitaphe. « *Je ne fais plus l'amour pour gagner du temps* ». Elle aurait bientôt tout le temps devant elle, foi d'Hartur.

### XXX

Gagner du temps. Tu parles. La garce médiatique avait surtout l'art de bouffer celui des autres. De les presser comme des citrons avec son sourire mi-figue mi-raisin. Hartur avait déjà donné, plus que son compte. En voyant l'affiche, le portrait de la dame et, surtout, le titre du livre qu'elle venait présenter et dédicacer, il comprenait maintenant pourquoi il n'avait jamais aimé lire. Saine thérapie. Corinne Boutikier, la star des émissions fermières, osait raconter en plus de 300 pages toutes ses réussites en matière d'unions réalisées, en oubliant bien entendu de s'attarder sur ses échecs personnels. Et sans parler de lui, l'amoureux transi qu'elle avait ramené à Paris dans ses bagages, après une émission en Ille et Vilaine. Poussé par la colère après avoir vu l'affiche, il avait surfé sur le web pour en savoir plus. Comment avait-il pu manquer ça ? Cela faisait trois mois que le livre était sorti, et faisait un carton en librairie. « Unions champêtres, moissons sauvages ». Une vraie provocation qui enflammait les réseaux sociaux, qu'il avait déserté depuis longtemps. Et qui avait motivé l'invitation de l'association Libido rurale à être l'invitée d'honneur du premier Salon des livres amoureux de Saint-Valentin. Dans moins de huit jours. Il avait peu de temps pour se préparer, repérer les lieux et trouver l'idée qui permettrait de se venger, sans se faire prendre.

Son retour au mobil-home avait été morose, et plutôt chaotique. Tout lui revenait en désordre. Sa première rencontre avec elle, quand elle était venue à Rennes pour visiter un centre social de banlieue, au nom de ses bonnes œuvres. Puis elle l'avait repéré, lui le geek, un peu hacker et surtout tchatcheur, qui maniait les claviers avec dextérité. Et elle l'avait embauché comme stagiaire pour aider à développer un nouveau programme informatique. Puis, par peur de tomber amoureuse de lui, ayant plus du double de son âge, elle l'avait refilé au bout de six mois à son comparse Aristophane Laplace. Une espèce de trublion cathodique, aussi gentil à l'écran et sur scène, quand il faisait l'acteur, que rapace dans ses négociations immobilières de haut vol. C'était lui, Hartur, qui lui avait créé son application pour connaître le cours des marchés avant les autres. Aucune reconnaissance. Il avait été jeté comme un malpropre deux ans après, quand la Corinne l'avait exigé, pour un prétexte futile. Comme s'il était capable d'avoir piraté son téléphone, pour l'espionner. Espionner, un bien grand mot. Il savait qu'un jour elle craquerait pour lui, il devait se tenir prêt, et influencer un peu le destin, certes, en pourrissant la vie de ses amants. Elle n'avait pas voulu porter plainte, car il en savait trop. Mais elle avait exigé qu'il se fasse oublier, qu'il parte loin, ce qu'il avait fait. Il ne pouvait rien lui refuser, à cette époque-là. Mais c'était bien fini.

Les jours suivant, prétextant des livraisons de pizzas, il avait fait des repérages autour de Saint-Valentin, à une quinzaine de kilomètres de l'espace Perry-Berry. Le salon devait se tenir sous des barnums, sur la pelouse du Jardin des amoureux, autour du kiosque et de l'Arbre des vœux. Il avait même récupéré un peu de docs à la mairie, qui disait que « *sur l'arbre aux vœux sont accrochés tout plein de petits rubans imprimés remplis d'espoir* ». Plutôt mièvre, comme promotion. Il allait leur en donner pour leur argent, des mots doux. Et même faire mentir George Sand, encore elle, dont les citations ornaient les vitres de la bibliothèque. « *Aimer sans être aimée, c'est vouloir allumer une cigarette à une cigarette déjà éteinte.* ». Peut-être, mais mieux vaut allumer un grand feu que se consumer d'amour. Ça, c'est du Hartur version philosophe, et il ne tarderait pas à le prouver.



### XXX

Allumer le feu. Hartur était en planque dans le village depuis tôt le matin, en ce dimanche de l'Ascension. Il avait garé son véhicule au village le plus proche, à quelques kilomètres, et ressortis ses rollers pour être plus discret aux abords du salon. L'ouverture était prévue à 10h, la star attendue vers midi, mais il y avait déjà beaucoup de monde, entre le comité d'organisation, quelques élus, un ou deux employés de la mairie et, surtout, les auteurs et autrices qui arrivaient en mode dispersés, certains se faisant la bise et d'autres s'ignorant superbement, au gré des allées et des installations. Certaines en tenue d'été et d'autres en jean, à l'air austère ou inspiré, selon les tables et les livres présentés. Il avait prévu deux tenues, bien qu'ayant un physique anodin, et put ainsi aller faire un tour à l'intérieur du parc sans se faire repérer. Le public n'était pas encore là, le stand de l'organisation agrégeait quelques conversations autour de la machine à café, tandis que quelques participants masculins, au verbe haut, s'interpellaient d'un stand à l'autre pour échanger quelques banalités ou blagues consensuelles. « *Nous sommes à un salon des livres amoureux, pas de l'humour salace. Même si les deux ne sont pas incompatibles* », entendit-il au hasard d'une conversation, entre un barbu rigolard et une jeunette serrant contre sa poitrine son premier roman à connotation autobiographique. Rien de quoi le distraire. Il avait prévu son coup avant midi, pour empêcher la garce d'avoir son moment de gloire, tout du moins de son vivant. Elle ne franchirait pas l'entrée.

Après réflexion, il ne voulait pas toucher ces auteurs pathétiques qui ne lui avaient rien fait. Il avait le temps de changer de stratégie. Il avait tout dans son sac pour s'adapter. Il jubilait, retrouvant l'adrénaline qui l'animait quand il était jeune, et qu'il préparait un coup avec sa bande. Quand il était le Roi Hartur.

Il vit un moment de foule, et comprit qu'elle arrivait. Il était en place, caché derrière la camionnette du traiteur chargé des petits-

fours de l'inauguration, et serrait fort au fond de son sac le lance-pierre de chasse acheté à Vierzon la semaine précédente. Il n'avait pas eu besoin de trop d'entraînement pour retrouver ses réflexes et sa précision de tir, comme quand il dégomma les piafs de sa cité, du haut des toits. Sans jamais se faire repérer. Mais là, ce n'était pas des cailloux qu'il avait comme projectiles. Les billes d'acier trouvées dans l'une des granges du domaine étaient aussi silencieuses, mais beaucoup plus dangereuses. Et, pour signer son geste, il avait programmé l'envoi d'un mail revendicatif aux rédactions du coin et à l'AFP. Le monde se souviendrait d'Hartur le Moal.

C'est ce qu'il crut encore quelques minutes, jusqu'à ce que la star fasse son apparition dans l'allée centrale, particulièrement bien entourée. Elle était toujours aussi lumineuse, et les écrasait tous. Mais il n'eut pas le temps d'assurer son tir. Le choc le prit par surprise quand il reçut en pleine figure coup sur coup deux exemplaires bien ajustés du livre tant honni qui le déséquilibrèrent et le projetèrent au sol sans douceur. Il n'eut pas le temps de se relever qu'il se trouvait chevauché et maîtrisé savamment par une forme tout de noir vêtue, des chaussures à la capuche, si ce n'était une mèche jaune dépassant sur son front. « *Pas de panique, pas de panique, ze te sauve la vie. Dis-toi que ze suis ton anze gardien. Et les livres sont même dédicacés !* ».

### XXX

« *Pas de panique, pas de panique* ».

Menotté les mains derrière le dos, Hartur fut emmené sans ménagement dans une camionnette blanche qu'il reconnut aussitôt, tout comme celle qui tenait le volant. « *Alors, Hartur Le Moal, tu redescends ? Ou, plutôt, Hervé le Moal, dit Hervé le Mytho par tous ses collègues ? HLM, pour les intimes. Tu nous reconnais ?* ». Nom d'un biniou, la Fée Débon, enfin, Zulie, la circassienne. Et avec elle, non, c'est pas possible ! Stéphanie ! Qu'est-ce qu'elles font là, ces deux-là ? Et qui sont-elles, au juste ? Les explications lui vinrent peu après, à deux voix, pour une conclusion commune.

Corinne Boutikier n'avait jamais trop cru à sa volonté de disparaître complètement, et suivait de loin ses agissements. Quand elle apprit qu'il avait postulé pour se faire embaucher comme gardien à l'Espace Perry-Berry, elle avait déjà signé pour sa participation au salon du livre amoureux, dont elle avait accepté d'être la marraine. Se doutant qu'il se manifesterait à cette occasion, elle avait anticipé le problème, et contacté via l'un de ses très proches gardes du corps une discrète agence aux méthodes très particulières pour lui assurer une surveillance très rapprochée.

Ainsi, Zulie avait assuré son convoyage depuis l'Espagne, profitant de la nuit pour glisser une puce dans son portable. Après l'avoir déposé aux Champs d'amour, elle était allée se cacher dans la partie privée du domaine, avec la complicité des deux jumelles. Moyennant un départ temporaire accompagné d'un beau chèque de participation aux travaux d'aménagements du site, celles-ci ne s'étaient pas trop fait prier. Quant à Stéphanie, ou plutôt Zélie, comédienne aguerrie et amie d'enfance de la première, elle n'avait qu'à jouer les avenantes épicières pour compléter la surveillance.

« *Pas de panique, pas de panique* ». Zulie la Fée Débon et Zélie la fadette arrêtaient la camionnette sur l'aire des Champs d'Amour, sur la commune prédestinée de Vatan, et le déposèrent sur le parking en glissant dans son sac à dos avec un grand sourire ironique trois enveloppes numérotées. Trois enveloppes bleues contenant un court message. « *Adieu Hervé-Hartur Le Mytho-Moal* », avait écrit Florine. « *Un bon conseil, fais-toi vraiment oublier* », complétait Florence. « *Et change de nom. Abandonne ton HLM et devient SDF* », signaient-elles en cœur.

« *Pas de panique, pas de panique* ». Et puis quoi, encore ?